

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 56 (1911)
Heft: 5

Artikel: Les manœuvres des troupes de Saint-Maurice en 1910 [fin]
Autor: Revilliod / C.V.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339262>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les manœuvres des troupes de Saint-Maurice

EN 1910

(Fin.)

Qu'on nous permette de faire suivre le récit de ces manœuvres de quelques remarques de détail¹. Ces remarques émanent, les unes du commandant de St-Maurice, — se souvenir de la critique de clôture des manœuvres, — les autres, de notre propre observation ou de celle de quelques supérieurs² ou camarades qui ont bien voulu nous communiquer leurs impressions.

* * *

Offensive et défensive. Nous ne voulons pas entrer dans des considérations relatives aux avantages et aux inconvénients de ces deux procédés tactiques dans la guerre de montagne. Une plume plus autorisée que la nôtre traitera ce sujet³. Nous laissons aussi de côté ce qui a trait à la contre-offensive⁴; nous en avons parlé en passant.

Deux mots sur l'occupation des positions et sur les réserves.

¹ Le commandant de St-Maurice ne nous a pas seulement autorisé à communiquer ces remarques, il nous y a encouragé dans le désir que les officiers zélés qui ont pris part aux manœuvres prennent note des fautes commises pour en faire leur profit une prochaine fois.

² Nous remercions en particulier Messieurs les colonel Revilliod et major Brémont pour tous les renseignements qu'ils nous ont fournis.

³ Voir à la fin de l'article les conclusions du colonel Revilliod.

⁴ A ce propos nous avons émis un avis un peu différent de celui que le colonel Revilliod expose dans ses conclusions (voir *annexe* à l'article). Qu'il nous pardonne de dire franchement notre opinion, car la sienne nous semble un peu pessimiste. S'il en était vraiment ainsi, ce serait très décourageant pour nous autres Suisses. Mais l'histoire de la guerre de montagne ne nous montre-t-elle pas du reste des succès de la défensive active? Que cette défensive active soit en fait d'un « maniement » difficile et délicat, nous n'en doutons point: c'est pourquoi nous croyons qu'il est urgent d'y penser, de l'étudier et de la pratiquer pour en savoir tirer parti le cas échéant.

Le défenseur ne doit-il pas avoir le même principe que l'agresseur soit anéantir l'ennemi?

A la montagne encore plus qu'à la plaine, le terrain ne se prête pas à une ligne de défense continue ; il faut donc occuper une série de points d'appui se flanquant mutuellement.

Quant aux réserves on les a gardées souvent trop en arrière et trop bas, et dans ces cas elles sont toujours arrivées trop tard.

Il nous semble aussi, qu'une fois en position, on s'est laissé trop facilement investir.

Le principe de la guerre de montagne est justement de profiter du terrain difficile pour retenir et retarder l'adversaire. On empêche ainsi les différentes colonnes qu'il est obligé de former pour assurer et accélérer son déploiement, de déboucher toutes à la fois et à leur aise sur la ligne qu'il veut gagner, et on permet à notre réserve de les battre l'une après l'autre.

Ainsi, le jour de Panex, de fortes patrouilles de combat, habilement et énergiquement conduites pouvaient, sans s'engager à fond, arrêter les bataillons rouges, à l'entrée des bois, dans les bois, ou encore à leur issue.

Le lendemain, on aurait eu l'occasion d'agir à peu près de même.

Qu'à ce jeu-là, l'un ou l'autre de ces petits détachements soit tourné et pris, peu importe ; le résultat final compense les pertes et au delà.

Encore un fait pour mettre en lumière le grossissement sous lequel nous voyons un ennemi actif et décidé.

La patrouille d'officier de la comp. carab. II/1 forte d'une section et envoyée, comme nous l'avons vu, au pont de la Tine, a su si bien en imposer à son adversaire par sa conduite entreprenante que celui-ci a cru avoir à faire à toute une compagnie rouge. Deux rapports de la compagnie bleue à Bretaye en font foi ; dans le dernier même, le commandant de la dite compagnie, mal informé par les comptes rendus exagérés de ses sous-ordres, craint de se voir tourner par des forces venant du col de la Croix et demande du renfort.

Je n'appuie pas sur les conclusions de cette petite histoire que chacun peut déduire facilement.

Fortification de campagne. La défense n'a pas abusé de la fortification de campagne.

Cette dernière aurait pu rendre de bons services et constituer une instruction très profitable à la troupe, avec l'intérêt de

la nouveauté, car les conditions de travail étaient assez différentes de celles de la plaine.

Le peu qui a été fait n'a pas toujours été assez bien fait. Le soldat a encore la mauvaise habitude de bâtir un parapet gazonné haut et mince, derrière lequel il tire à genoux et se figure être abrité alors qu'il courrait moins de danger en combattant à terre sans aucun couvert.

Si on économise le travail pour éviter les dommages, il vaut beaucoup mieux terminer une petite partie du fossé en donnant au parapet le profil suffisant, et se contenter du tracé pour le reste. Les parapets hauts et minces faussent complètement les idées. On risque de s'exposer à de terribles surprises en campagne.

Un progrès à noter : on a pensé parfois à masquer les ouvrages.

Marche et combat. Certains bataillons n'étaient pas encore habitués à la marche en montagne. Quand le chemin s'élargissait, vite on reprenait la formation par deux ou par quatre, quitte à rompre de nouveau l'instant d'après. Rien n'est plus fatigant que les arrêts et les à-coups qui en résultent. Une autre cause d'à-coups provient du manque d'intervalles suffisants entre les éléments de la colonne.

L'allure a été souvent trop rapide au départ, ce qui coupe les jambes et le souffle pour longtemps.

A la montagne, les positions paraissent formidables à première vue, parce qu'elles dominent de haut. Si l'on étudie le terrain d'approche, on percevra bientôt des angles morts, des couloirs et des chemins couverts ou masqués. Il faut donc y regarder de près et ne pas confondre impétuosité et précipitation avec énergie et décision.

On a vu des compagnies se lancer avec l'aveuglement du désespoir ou de la témérité, tout entières ou par pelotons, en une très large ligne de tirailleurs.

Avancer ainsi par bonds, comme à la plaine, c'est sauf cas très exceptionnel, un vrai suicide.

Le bond à la montagne, avec la rampe à gravir, est une impossibilité sous peine de voir son monde épuisé en un instant. De plus, à agir comme les compagnies précitées, on arrive fatalement à avoir une partie de sa ligne dominée de telle sorte par l'ennemi qu'elle serait écrasée en peu de temps sous un feu effi-

cace. On doit donc réfléchir avant de partir et fixer avant tout la ligne à gagner. Souvent, il n'y aura pas autre chose à faire qu'à attendre, dans sa position, l'effet du mouvement des troupes voisines.

Si l'on voit que l'on peut avancer, il faut examiner comment. Généralement, le mouvement ne pourra se faire qu'individuellement ou tout au plus par groupes et, pour une troupe novice seulement, après une dernière instruction.

Service d'exploration. — Ce service a été fait, en général, avec beaucoup d'entrain. Les chefs de patrouille ont voulu arriver à un résultat et ils ont acquis les renseignements désirés. On peut leur reprocher d'avoir un peu trop abusé du téléphone civil et de professer trop de mépris pour le feu ennemi.

Certains officiers ne savent pas encore saisir le moment propice pour envoyer leur rapport ; tel, au caractère primesautier, écrit rapidement qu'il a aperçu sur telle route, à telle heure, une avant-garde forte d'une section et n'indique pas quelles troupes suivent cette avant-garde. Tel autre, plus calme, envoie trop tard un rapport bourré de faits exacts, notés de dix en dix minutes, sans s'être dit que le premier de ces faits d'une importance capitale eut dû être immédiatement communiqué. Très souvent aussi, on se contente de formules vagues telles que « cette position est *fortement* occupée » ou bien « une *longue* colonne » ou de *nombreuses* colonnes » ou encore « des ennemis débouchent *vis-à-vis* de moi ».

Autre manque de précision : on néglige trop de remplir les en tête des cartes de rapport et des enveloppes. Pas n'est besoin d'insister pour faire comprendre qu'un rapport mal établi est, pour un chef, une cause d'incertitude autant que l'absence de tout rapport.

D'autre part, l'exploration rapprochée nous paraît en notable progrès, en ce sens que maints chefs de compagnie, aux avant-postes ou au combat, cherchent à se procurer eux-mêmes des renseignements à l'aide d'un bon service de patrouille¹. Malheureusement, tous n'en sont pas là. Le *dolce farniente* est encore la règle de plus d'un officier qui ne ferait pas dix pas ou ne penserait pas à les faire faire à un sous-ordre pour se rendre compte de ce qui se passe autour de lui.

¹ A noter particulièrement les excellentes dispositions du chef de la compagnie bleue de Panex et du chef de la compagnie rouge expédiée à Leysin.

Service d'avant-postes. — Nous rappelons que le premier jour des manœuvres on s'est couvert de part et d'autre par des gardes extérieures de cantonnement et qu'ainsi les deux chefs de détachement ont été bien renseignés sur leurs stationnements respectifs.

Avec des avant-postes réguliers, l'activité des patrouilles aurait été considérablement ralentie. C'est ce qui est arrivé la seconde nuit où grâce au service d'avant-postes et malgré la proximité des deux belligérants le stationnement mutuel n'a pas pu être aussi bien déterminé que la veille.

Cavalerie. — Il est évident que des deux côtés quelques cavaliers auraient pu rendre de grands services tant pour l'exploration — nous avons vu que le commandant du détachement rouge avait employé des médecins — que comme estafettes. La région est riche en routes, chemins et sentiers praticables aux chevaux. Sauf sur des pentes très raides un cavalier va toujours plus vite qu'un fantassin même en faisant un détour.

De petites subdivisions de cavalerie avec des mitrailleuses auraient trouvé à agir avantageusement, les deux premiers jours croyons-nous, sur les flancs et les communications de l'adversaire.

Des cyclistes auraient aussi pu rendre certains services.

Relais. — A défaut de cavaliers et de cyclistes on aurait pu, du moins le parti de la défense, établir des lignes de relais pour la communication des ordres et des rapports.

La télégraphie optique, le téléphone civil et militaire ne suffisent pas en toutes occasions. Nous estimons que dans nombre de cas l'insécurité et la lenteur de la transmission des ordres et des rapports ont été une gêne pour les commandants. Quelques postes de relais même à échellonnements de 500 m., auraient assuré facilement la liaison. Les patrouilles aussi, auraient eu avantage à laisser derrière elles ne fût-ce qu'un poste de relais, pour accélérer l'arrivée de leurs nouvelles, surtout lorsque le porteur avait à monter pour rentrer à sa troupe.

Mitrailleuses. — On a trop entendu les mitrailleuses pendant toute la durée du combat. En tirillant ainsi à tout propos elles se découvraient trop tôt et trop longtemps — et se mettaient en grand danger d'être efficacement contre-battues sans avoir pu causer grand mal. Elles auraient dû au contraire n'intervenir qu'aux moments de crise pour se terrer à nouveau dès que leur

présence n'était plus absolument nécessaire. Remarquons en passant que le groupe de mitrailleuses a presque toujours été divisé en deux et complètement réparti aux bataillons. Le commandant du groupe a joué un rôle tout à fait passif. On peut se demander si une partie des mitrailleuses n'aurait pas été à sa place à la réserve et si on n'aurait pas pu donner le commandement de cette dernière au commandant du groupe.

En tout cas on peut constater que grâce au transport des machines sur bêtes de somme, les mitrailleurs de montagne ont beaucoup gagné en mobilité et en endurance. C'est là une économie avantageuse des forces de la troupe.

Maintenant que les mitrailleuses ne sont plus exclusivement portées à dos d'hommes, les gens compétents demandent des tubes à eau du même diamètre que ceux des mitrailleuses de cavalerie. Dans les tubes actuels, l'eau s'échauffe trop vite et la vapeur gêne le tir et dévoile les positions. En outre la chaleur occasionne des dérangements au mécanisme.

Téléphone et télégraphie optique. — Le téléphone a surtout servi à relier les avant-postes au gros. Cependant on l'a employé avec succès au combat. Par exemple à celui de Panex le commandant rouge s'était relié par le téléphone aux deux commandants des bat. carab. 1 et 2, tandis qu'il était en communication par la télégraphie optique avec le commandant du bat. 12 vers Plambuit. Il l'aurait été de même avec ses batteries près de Veiges si les deux appareils avaient pu repérer à temps leur emplacement mutuel.

Il serait bon à ce propos d'avoir un moyen pratique de se retrouver, ce qui n'est pas toujours aisé même quand on sait à peu près où se chercher réciproquement. On propose à cette fin une fusée produisant une fumée épaisse et lourde qui planerait longtemps sur l'emplacement occupé. Quant aux dépêches il ne faut pas se contenter de dire au sous-officier signaleur : télégraphiez ceci et cela. Le sous-officier comprend souvent mal ce qu'on lui raconte et communique des absurdités. Il faut lui donner un rapport écrit exact et aussi concis que possible, la télégraphie suivant le système morse étant très lente et les abréviations apportées n'étant pas très heureuses.

Arbitres. — A la montagne ce service est des plus pénibles. Il faut faciliter le travail des arbitres en leur attribuant des sous-officiers d'ordonnance éveillés et intelligents, des aspirants

par exemple, ou de jeunes officiers dégourdis qu'il faut laisser à pied.

Service intérieur. — Nous avons vu au début de notre article que tout avait été soigneusement prévu pour les subsistances, le foin, le bois, etc.

Dans la très grande majorité des unités le soldat a reçu des vivres à des heures tout à fait rationnelles. Ailleurs, et dans les mêmes conditions, on n'a pas su si bien faire et les hommes n'ont pu manger que fort tardivement. Dans plusieurs compagnies on est revenu au système de faire cuire le bouilli pendant la nuit et de donner le bouillon à déjeuner. A midi, l'homme disposait du bouilli froid et pouvait, le cas échéant, cuire son chocolat. Le soir, on mangeait la ration prévue pour le milieu du jour soit 100 gr. de fromage et $\frac{1}{2}$ ration de soupe. Ce régime suppose une bonne discipline ; il faut que le soldat sache conserver sur soi ce qu'il doit garder jusqu'au souper. Tous n'ont pas ce soin ; un officier s'est plaint du gaspillage des subsistances dans certaines unités où le chef ne pense pas à intervenir ou n'ose pas le faire. L'homme consomme dès le premier jour la ration de réserve. Il ne se donne pas la peine de bien emballer ses vivres qui s'émiettent et il les jette comme il jette la grosse moitié de son pain qui lui pèse. Le même soldat s'il ne trouve pas à l'heure du repas une auberge ou une boulangerie où se ravitailler, se plaint à hauts cris de la lésinerie de la mère patrie qui ne le nourrit pas suffisamment.

Des cas pareils ne se produisent pas dans les troupes de montagne ; l'homme est très économe de ses subsistances, car il sait bien que dans la règle il n'aura pour la journée et même peut être pour le lendemain que ce qu'il porte sur soi.

Nous avons parlé aussi au début de notre article de la création de dépôts de foin, de paille et de bois ; mais certains gens ont trouvé trop compliqué de s'adresser à qui de droit et se sont servis dans la première grange venue sans se soucier même du propriétaire. Que la quantité de foin ou de bois ainsi « chipée » soit peut-être minime, c'est tout de même du pillage, acte prouvant l'incurie, le laisser aller et en tous cas le manque de contrôle d'une autorité intermédiaire.

Enfin le montant des notes à régler pour matériel perdu montre que là aussi chacun ne remplit pas son devoir. Notre armée a réalisé ces dernières années de grands progrès au point

de vue tactique et au point de vue de la discipline du rang, mais si nous voulons faire un pas décisif en avant il faut nous appliquer de toute notre énergie au service intérieur.

Bien des gens ne comprennent pas encore cela chez nous; ils estiment le service intérieur une manifestation inutile de la discipline, une manie pédante et « prussienne » bonne tout au plus pour les écoles de recrues et de cadres. D'autres laissent aller les choses prétendant que notre tempérament suisse romand est réfractaire à cette minutie là et qu'il est même nuisible d'ennuyer la troupe à ce sujet dans les cours de répétition.

Il y a là chez plusieurs un manque d'énergie, un manque de foi dans notre armée et même un manque de sagesse. Car quelle armée plus que la nôtre, ne disposant que de peu de ressources en hommes, en matériel, en argent, a besoin d'apprendre à ne pas dilapider ce qu'elle possède, à ne pas perdre inutilement un centime, et quelle armée a plus besoin à cet effet d'un service intérieur parfait.

Il faut y arriver. Le salut de notre armée, à l'occasion, dépendra tout autant de notre énergie à utiliser intelligemment toutes nos ressources que de celle à déployer au combat.

Trains. — La majorité des chevaux livrés cette année ne valait rien. Le commandant Rouge a fait choix des meilleurs pour les atteler aux chars de vivres.

Ceux-ci avaient donc toutes les chances d'arriver sûrement et rapidement.

L'échelon des bagages suivait aussi vite que possible.

Elite et Landwehr. — Et maintenant il faut répondre à la question que beaucoup se sont posée: qu'ont valu nos troupes d'élite et de landwehr à la montagne?

Il n'est pas très facile de répondre.

Etablissons tout d'abord que les commandants des deux détachements ont fait la majeure partie de leur carrière militaire à Saint-Maurice. Grâce à leurs instructions et à leurs dispositions, ils ont facilité à leurs troupes leur action en montagne.

Rappelons aussi que le terrain n'était pas celui des hautes Alpes.

Les bataillons de carabiniers sont deux corps d'élite, tant au point de vue des officiers que de la troupe, et des hommes pareils, grâce à leur esprit de corps, surmontent plus vite que d'autres n'importe quelles difficultés.

En outre, ces deux bataillons possédaient dans leurs rangs, soit parmi les cadres soit dans le rang, nombre de montagnards ou de clubistes. Puis ils avaient pris part, il y a des années, c'est vrai, à des manœuvres dans les régions supérieures qui avaient laissé chez les plus anciens officiers des souvenirs sinon tous agréables, du moins instructifs. Enfin, on s'était sérieusement préparé à la tâche qu'on avait devant soi.

On ne peut donc pas comparer les bataillons de carabiniers à d'autres quelconques forcés d'un jour à l'autre à agir dans les Alpes.

Nous avons signalé plus haut les fautes survenues pendant les marches et au combat. L'adaptation à la montagne variait fort du reste d'une unité à l'autre.

Quant aux bataillons de Landwehr, leurs deux commandants étaient l'un pour ainsi dire du pays, l'autre, très bon montagnard aussi, et ils ne se trouvaient pas seuls de leur espèce, surtout au bat. 104. De plus, ces deux bataillons avaient encadré 20 lieutenants des troupes de forteresse ou de la 2^e brigade d'infanterie.

Tous ces jeunes s'étaient offerts parce que zélés et aimant la montagne, et ils furent chargés de la totalité ou de la presque totalité des patrouilles importantes.

Mais ces avantages, même avec toute la bonne volonté du soldat, ne pouvaient compenser la difficulté pour la masse des troupes, de s'initier à la guerre alpine à un âge où le corps a perdu son élasticité et où l'esprit s'est accoutumé aux exigences ou aux facilités du service de plaine. On a donc constaté que l'entraînement faisait défaut et que l'instruction tant spéciale aux circonstances de cet été que militaire générale, laissait trop à désirer pour permettre de manœuvrer habilement, sûrement, et longtemps en terrain pénible.

Il faut remarquer toutefois que ces bataillons, grâce à leur bon esprit, ont rendu plus de services qu'on n'en attendait¹. Nous croyons fermement que lorsque la Landwehr sera formée d'hom-

¹ Il nous faut mentionner ici la marche rapide de la comp. 1/103 de Chesières à Plan Chamois ; marche qu'une troupe plus jeune n'aurait guère accomplie plus vite.

Cette marche s'est faite en deux heures à deux heures et demie pour 4 km. de distance et 600 m. de différence de niveau.

(Nous disons deux heures à deux heures et demie vu que là, comme toujours du reste, les heures relatées pour un même événement diffèrent totalement, suivant les partis, les unités et même les arbitres qui les ont notées.)

mes ayant tous passé par l'école de recrues de 65 jours et par les cours annuels de l'élite, l'instruction aura poussé des racines suffisamment profondes pour supporter, sans grande altération, les longs intervalles entre les services ultérieurs. Il est certain aussi que les bataillons de Landwehr sortant des troupes de montagne, auront une autre activité et une autre pratique que ceux que nous avons vus à l'œuvre cet été.

Ces exercices entre élite et landwehr nous semblent excellents ; ils démontrent clairement les qualités et les défauts de cette dernière troupe, tout en la stimulant.

Le bataillon 12 a encore bien des qualités à acquérir — il n'a pas entre autres l'habitude de travailler encadré,¹ — mais, dans ces quatre jours de manœuvres, où il a eu certainement et de beaucoup la tâche la plus dure, qu'il a toujours menée à bien, il a montré qu'il se sentait tout à fait à l'aise à la montagne et qu'il était bien entraîné. Pour employer un mot sportif, nous dirons qu'il était bien « en forme ». Nous ne doutons pas que sa supériorité n'eût éclaté davantage, si l'on eût manœuvré à cinq cents ou mille mètres d'altitude de plus.

Et pour finir, il ne nous reste qu'à constater qu'à part le soir du premier jour, ces manœuvres ont été favorisées par un temps superbe et agréable, qui a beaucoup contribué à l'entrain des troupes.

Et nous aussi, — est-ce l'effet de ce beau temps ? — nous restons sous l'impression agréable que, malgré les fautes, le travail a été bon, grâce au zèle, à l'ardeur et à l'intérêt que chacun y a mis, du haut en bas de l'échelle. Nous avons eu le grand plaisir de rencontrer partout, dans l'élite comme dans la landwehr, sauf très rares exceptions, des officiers mettant tout leur cœur à la manœuvre. Avec cette qualité-là, on fera bientôt de la bonne besogne.

Mais n'oublions pas la lacune de notre service intérieur.

Un homme n'est pas vraiment robuste, malgré ses biceps et sa pratique du sport, tant que ses organes internes ne sont pas en parfait état ; de même d'une armée ; et si nous voulons la nôtre forte et capable de remplir dignement sa mission il nous

¹ Cette remarque s'applique également à l'artillerie de montagne et aux unités de forteresse, qui elles aussi bien instruites et bien entraînées, ont grand besoin d'apprendre à manœuvrer avec d'autres troupes.

faut faire, nous le répétons, un sérieux pas en avant, un énergique effort pour améliorer notre service intérieur.

Mais nous ne doutons pas d'y parvenir ; les nombreux progrès réalisés ces dernières années nous sont un garant de ceux à venir.

VERREY, major.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en faisant suivre ici l'appréciation de la situation du détachement rouge par son chef, ainsi que les conclusions du rapport du colonel Revilliod :

Appréciation de la situation du détachement rouge.

Le but à atteindre par le détachement rouge était précis : empêcher l'ennemi d'agir contre ses troupes qui devaient avancer dans la journée du 5 au 6 dans le défilé entre Aigle et le Sépey.

Pour empêcher une troupe d'agir, *il faut briser sa force offensive, il faut donc lui faire subir une défaite sérieuse.* — L'ennemi devant être en forces égales, sinon supérieures ; il fallait l'attaquer avec tout le détachement réuni. L'ennemi étant composé de troupes de Landwehr de la garnison des forts *il était à prévoir.*

1^o) Qu'il adopterait la défensive pour pouvoir remplir sa mission principale : défendre les forts sans avoir été affaibli par une offensive risquée.

2^o) Qu'il ne pourrait s'éloigner beaucoup de sa ligne de retraite et qu'il devrait couvrir celle-ci.

3^o) Qu'étant donné sa composition, sa défensive serait passive et que l'on n'aurait pas de contre-attaque puissante à redouter, celle-ci étant difficile à exécuter avec des troupes de Landwehr dans un terrain aussi couvert et coupé.

Enfin les champs de tir étant très courts (200 à 400) l'approche très couverte, je me suis décidé en principe à mettre tout mon monde en première ligne, à brusquer toujours l'action, à m'agripper à l'ennemi de manière à l'empêcher d'organiser une résistance par une succession de position en retraite, à le forcer d'accepter la lutte et à acquérir la supériorité du feu en profitant de la mobilité de mes troupes.

Mes réserves n'ont jamais du être engagées.

Le principe amenait à *risquer le tout pour le tout*. En fait, une défaite du détachement rouge n'eut pas eu de conséquences plus graves qu'une attaque sans énergie qui n'aurait abouti qu'à la possession de quelques zones de terrain sans avoir abattu l'adversaire, et qui aurait aussi obligé notre gros d'intervenir et l'aurait retardé.

Conclusions

En pays de plaine, un régiment combiné occupe un front d'un maximum de 3,500 m. Un ordre peut être porté d'une aile à l'autre en moins de 10 minutes. Une réserve située à une aile peut être lancée à l'autre aile en 35 minutes. Les nouvelles de l'ennemi portées au triple galop arrivent longtemps avant celui-ci.— En montagne, les fronts s'étendent coupés par des terrains impraticables ; d'une aile à l'autre, les rochers, les différences d'altitudes retardent la transmission des ordres ; les réserves arrivent trop tard. La cohésion se perd et le chef impuissant à manœuvrer à temps ses unités est obligé de compter sur l'initiative des sous-ordres.— A la plaine, un régiment est un tout dont on peut disposer comme des pions sur un jeu d'échec. A la montagne, un régiment est un composé dont la valeur dépend de l'initiative des sous-ordres, initiative qui doit être facilitée dans les ordres par une grande latitude laissée à l'exécution et restreinte par le but précis à atteindre.

A la montagne, les réserves d'un détachement (régiment ou brigade) sont d'un emploi beaucoup plus difficile qu'en plaine parce que neuf fois sur dix elles arriveront trop tard.

A mon avis, elles doivent donc être diminuées au profit des réserves de bataillon.

Enfin, il est utile de rappeler ici le grand principe que seule l'offensive donne un résultat et j'ai été très frappé de constater combien l'offensive est, dans un terrain coupé, plus facile que la défensive.

La *défensive*, ce sont des difficultés sans nombre, des renseignements qui n'arrivent pas et qui se traduisent par de l'indécision et des contre-ordres ; la défensive, c'est une lutte souvent sans autre but que de retenir l'ennemi, qui détermine vite une dépression morale générale, surtout à la montagne où l'organi-

sation d'une contre-attaque est très difficile et presque irréalisable sans risquer complètement l'existence du détachement.

Dans *l'offensive* tout est facilité; point n'est besoin de renseignements très exacts; on attaque l'ennemi où il se trouve en s'emparant successivement et systématiquement de zones de terrain. La seule difficulté est dans l'exécution : c'est la cohésion. — La meilleure manière d'y arriver (étant donné la lenteur de la transmission des ordres avec les unités en marche) c'est de fixer des lignes sur le terrain que l'on ne doit pas dépasser sans ordre et où on doit reprendre le contact.

Le grand avantage de l'offensive, c'est l'union des efforts qui s'établit par la clarté du but à atteindre. L'offensive est avantageuse à la montagne par la facilité qu'ont les unités de tirer les unes par dessus les autres bien plus souvent qu'à la plaine, permettant d'appuyer l'attaque par le feu jusqu'au dernier moment.

L'offensive, c'est la résultante d'une volonté énergique, c'est la poursuite d'un but net et précis; c'est l'entraînement des masses par la conquête successive du terrain, c'est la tension de toutes les énergies vers un seul but, anéantir l'ennemi¹.

Colonel REVILLIOD.

¹ Voici l'opinion de Napoléon :

« Les pays de montagne offrent partout un grand nombre de positions extrêmement fortes par elles-mêmes, qu'il faut bien se garder d'attaquer. »

« Dans la guerre de montagne celui qui attaque a du désavantage, même dans la guerre offensive. L'art consiste à n'avoir que des combats défensifs et à obliger l'ennemi à sortir de ses positions pour vous attaquer. »

Nous voyons une fois de plus qu'il ne faut pas prendre les principes trop à la lettre et que la manière d'agir est bonne ou mauvaise suivant les circonstances et suivant les hommes.